

“COMMENT WANG-FÔ FUT SAUVÉ”... À TRAVERS LE “MIROIR DE SORCIÈRE”

par Catherine GRAVET (Binche)

Le miroir de sorcière, essai sur la littérature fantastique, publié chez José Corti en 1992, est le dernier ouvrage de Jean Fabre, connu d'autre part pour son étude sociocritique de Maigret. Jean Fabre tente d'y concilier deux types d'approche de la notion de fantastique : d'abord cerner le concept avec rigueur par le biais d'une sorte d'anthropologie culturelle, ensuite éclairer la genèse et l'évolution du genre – si genre il y a – dans son écriture.

Le miroir de sorcière est la métaphore du jeu dialectique opéré dans le traitement du surnaturel par cette écriture fantastique. L'objet se compose d'une partie centrale convexe qui réfléchit le réel d'une manière inquiétante, ou pour le moins déformée, et de rayons longs et courts, centripètes et centrifuges, “mirabilisants” ou “fantasticants”, que révèlent les procédés d'écriture particuliers de chaque roman. On oscillera ainsi entre le fantastique pur sans vecteur centrifuge et le merveilleux absolu sans vecteur centripète. L'image révèle l'ambiguïté du “genre” et la nécessité d'une analyse patiente permettant de situer chaque œuvre dans ce jeu conflictuel derrière lequel (ou derrière l'analyse duquel) se profile toujours, sournoisement, quelque idéologie.

Le récit de Marguerite Yourcenar, “Comment Wang-Fô fut sauvé”^[1], accompagne le vieux peintre chinois Wang-Fô dans ses pérégrinations. Il commence au moment de sa rencontre avec Ling qui

[1] Publié initialement en 1936 in *Revue de Paris* (15 février), tome 1, p. 848-859, repris dans le recueil *Nouvelles orientales*, 1938, Gallimard, collection “Renaissance de la nouvelle” dirigée par Paul Morand. Édition (révisée) utilisée ici : 1975, Gallimard, collection “L'Imaginaire” n° 302, p. 9-27. Il serait intéressant de comparer la version spéciale de la nouvelle, abrégée et adaptée aux enfants par l'auteur, 1984, Folio Cadet, n° 67 à celle de 1975, pour adultes : cf. la communication de Sandra BECKETT au colloque de Mendoza, *Marguerite Yourcenar. Lectures transversales*, août 1994, “La réécriture pour enfants de ‘Comment Wang-Fô fut sauvé’” (à paraître à la SIEY).

abandonne tout pour assister le maître et s'achève avec leur mystérieuse disparition, après leur arrestation par les gardes de l'empereur.

Cette nouvelle de 1936 (dédiée, comme tout le recueil, à André Embiricos, poète grec dont le charme étrange fut loin de laisser la jeune Marguerite insensible) confirme bien la thèse de Carminella Biondi^[2] selon laquelle "une sensation pénible [...] semble hanter l'écrivain en particulier autour de 1930^[3]. [...] La problématique angoissante aboutit à une sorte de pessimisme ironique et résigné allant jusqu'à transformer l'acte héroïque qu'est l'attentat contre un tyran en un geste velléitaire et désespéré..."^[4] Elle ne serait sortie de l'impasse qu'à partir de *Feux* (paru en 1936). Dans "Comment Wang-Fô fut sauvé", aucune incertitude, au contraire, le personnage central y est un créateur subversif mais serein et triomphant : les tyrans n'ont qu'à bien se tenir !

Anne Richter, dans son essai intitulé *Le fantastique féminin*^[5], compare la nouvelle au *Portrait de Dorian Gray*. Effectivement le parallèle est possible lorsqu'on lit que le visage de la jeune épouse de Ling se flétrit au fur et à mesure que "Ling lui préférerait les portraits que Wang-Fô faisait d'elle" (p. 14). Mais est-ce bien pour autant un texte fantastique^[6] ? Correspond-il aux "fondamentaux" dégagés par Jean Fabre ? Pour appliquer ce filtre d'analyse à la nouvelle de Marguerite Yourcenar, nous suivrons la structure du livre de Jean Fabre dans les deux chapitres intitulés "Pour une définition du fantastique"^[7] et "Une écriture particulière" (p. 189-249).

[2] C. BIONDI, "Quand l'abîme était un marécage. L'œuvre de Marguerite Yourcenar au début des années 30", *Marguerite Yourcenar*, Adolphe NYSENHOLC et Paul ARON (dir.), *Revue de l'Université de Bruxelles*, 1988/3-4, p. 73-79.

[3] La mort de Michel de Crayencour, le père de Marguerite, se produit en 1929.

[4] *Ibid.*, p. 74. Carminella Biondi fait allusion à *La Nouvelle Eurydice*, *Le Dialogue dans le marécage* et *Denier rêve*, trois textes rédigés entre 1929 et 1933.

[5] Anne RICHTER, *Le fantastique féminin, un art sauvage*, 1984, Bruxelles, Jacques Antoine/Les éperonniers, précise que, dans ce recueil, "l'anecdote historique se mêle au fantastique et à la méditation" (p. 92).

[6] Et qui plus est "féminin". On relèvera dans le texte deux remarques à ce propos. La première concerne la mère de Ling : son père la maudit de n'être pas un fils (p. 12). La seconde décrit les soldats de l'empereur tremblant "comme des femmes" (p. 17). On peut cependant les interpréter comme signes de misogynie, comme éléments pour étayer la vraisemblance historique ou encore pointes ironiques...

[7] P. 63 à 189, et plus précisément, le sous-chapitre "Les fondamentaux", p. 83-111.